



**QUEENS OF
IGLOOLIK***

* Reines d'Igloolik

Un dessin animé ethnographique
de Christian Merhlot

+33 611 60 77 59
cmerhlot@gmail.com
www.minorcinema.com

Queens of Igloolik

Résumé

Dans un village isolé du nord du Canada, où les lois et les croyances occidentales n'ont pas réussi à faire oublier la culture ancestrale, l'esprit des morts est inséparable du monde des vivants. Nasri, un homme de 30 ans, rencontre les habitants de la communauté inuit d'Igloolik.

Nasri arrive avec peu d'à-priori, mais il apporte avec lui le témoignage d'Iqallijuq, une femme quasi mythique de cette communauté. Filmée en 1973, elle évoque les souvenirs de ses vies antérieures et son changement de sexe à la naissance pour satisfaire la volonté de l'ancêtre dont elle porte le nom.

En réalité, Nasri veut mesurer l'actualité de ce mythe. Grands-mères et pères de famille se racontent. Tantôt ils lui révèlent un imaginaire teinté de légende ; tantôt ils lui parlent de la vie difficile au présent mais toujours, les figures ancestrales vivent au cœur du quotidien.



Stéphanie Cadoret - Dessin de recherche

Queens of Igloolik

Présentation

Origine du projet

Peu après la sortie de son livre *Être et renaître Inuit* en 2006, Bernard Saladin d'Anglure a donné une série d'entretiens à la radio que j'ai eu la chance d'écouter.

Cet ouvrage synthétise son travail d'anthropologue dans la petite communauté d'Igloolik au Nunavut, une province autonome du Canada. Il a pour figure principale Rose Iqallijuq. L'histoire de cette femme inuit, intimement liée aux croyances chamaniques d'avant la christianisation, conduit Bernard Saladin d'Anglure à forger le concept de « troisième sexe social » pour désigner la pluralité d'identités et de genres qui cohabitent en elle.



Iqallijuq est une femme née dans les années 20 à l'extrême nord du Canada. Elle a vécu le passage de la société traditionnelle nomade à la société sédentaire. En 1973, dans le village d'Igloolik où sa famille a été installée, elle a raconté pour la première fois ses souvenirs à Bernard Saladin d'Anglure qui l'a filmée. Elle explique qu'elle était un homme dans le ventre de sa mère et décrit avec précision comment elle est devenue une femme au moment de la naissance. En effet, l'un des ancêtres dont elle a reçu le nom ne voulait pas renaître en homme. Ce récit, dont il publie la transcription, est au cœur de l'ouvrage de Bernard Saladin d'Anglure.

Afin de mieux appréhender cette histoire et de ne pas en rester seulement un lecteur attentif, j'ai demandé à un ami de me lire ce récit. Ainsi, au cours de l'été 2007, j'ai filmé la lecture de cette histoire par Nasri Sayegh.

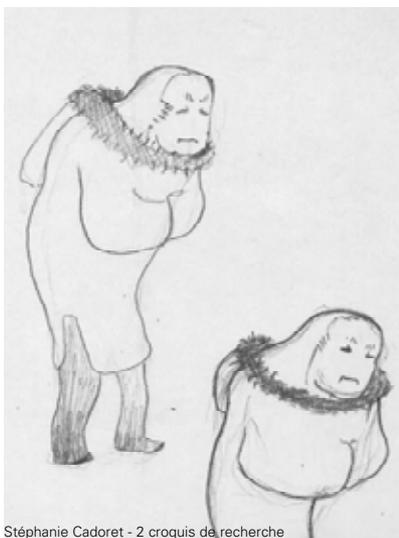
Cet enregistrement est le premier document de travail de ce film.

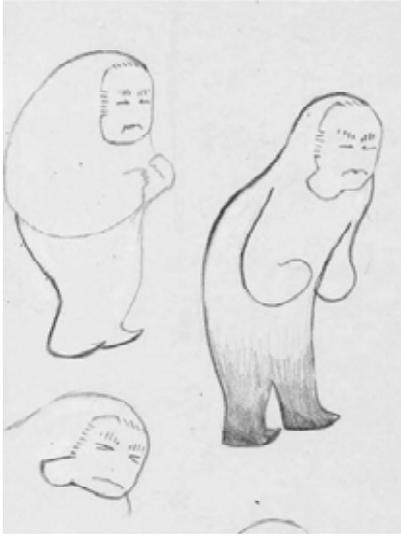
Quelques mois plus tard Bernard Saladin d'Anglure est de passage à Paris et nous convenons d'un rendez-vous.

Je lui expose mon projet : rapporter l'histoire d'Iqallijuq dans la communauté d'Igloolik où elle a vécu jusqu'à sa mort en 2000 puis, écouter les réactions, les commentaires et d'autres histoires comme la sienne, contemporaines peut-être... Au cours de la conversation, Bernard Saladin d'Anglure me confie détenir une copie de son récit filmé en 1973.

Trois semaines plus tard, je reçois cet enregistrement et c'est ainsi que je découvre le visage d'Iqallijuq et sa voix.

Filmée dans sa cuisine, elle raconte les souvenirs de ses vies antérieures lorsqu'elle était un homme. Elle explique aussi son changement de sexe à la naissance pour satisfaire la volonté de l'ancêtre dont elle porte le nom. C'est ce nom, en effet, qui transmet l'esprit des morts aux vivants, défiant les lois des sexes et des genres.





Néanmoins, une difficulté surgit assez vite. Selon Bernard Saladin d'Anglure, la seule possibilité d'évaluer les résonances de cette histoire aujourd'hui est de mener un travail d'écoute approfondi. En tout état de cause, il imagine mal que je puisse réaliser un film et recueillir cette parole dans le même temps. Il appuie son point de vue sur l'expérience menée depuis 20 ans avec les Inuit d'Igloolik : la vie de leurs ancêtres touche à leur identité intime, il faut donc créer un contexte d'écoute et de complicité détaché de toute contingence pour évoquer cette expérience.

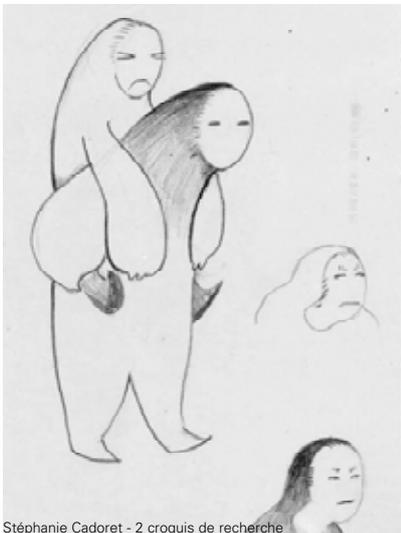
Sensible à sa remarque, je décide alors de construire ce travail d'enquête avec l'aide de mon ami Nasri Sayegh. Il est journaliste et comédien et puisque je l'ai déjà filmé lisant la parole d'Iqallijuq, il sera le passeur de ces histoires, celui qui rendra visible leur transmission. Je le filmerai allant à la rencontre des habitants d'Igloolik.

Aujourd'hui, avec le recul, je pense qu'aucun échange, aucune intimité avec ces histoires n'aurait été possible sans son entremise. Il n'incarne pas la présence du réalisateur à l'image comme un double. Il a simplement reçu ma confiance pour conduire ce travail.

Le travail d'enquête

Quand nous sommes partis pour Igloolik à la fin de l'été 2009, je n'étais pas certain que les habitants de cette petite communauté se souviendraient de l'histoire d'Iqallijuq. Je voulais mesurer l'impact réel de son récit dans sa communauté d'origine, mais je ne savais pas si cette croyance était encore actuelle.

À notre arrivée, nous avons informé la communauté de notre enquête en diffusant le récit d'Iqallijuq sur les ondes de la petite radio locale, et les appels ont commencé à pleuvoir dans le studio... Certaines personnes appelaient parce qu'elles étaient de la famille d'Iqallijuq, d'autres parce qu'elles avaient vécu la même expérience, d'autres encore par curiosité, pour en savoir plus ; toutes manifestaient un intérêt qui prouvait que ce récit était vivant. Restait à savoir comment il vivait...



Les femmes de ce petit îlot isolé du monde sont aujourd'hui détentrices d'un pouvoir que les hommes n'ont pas réussi à conserver dans le passage aux modes de vie modernes : elles assurent le lien entre le passé et le présent, les ancêtres et les nouveaux-nés. Cette transmission leur donne une place essentielle dans une société qui reconstruit chaque jour son système de valeurs. Les hommes, traditionnellement chasseurs, n'assurent plus la survie familiale qui repose maintenant sur les subsides de l'État. Leur place est à redéfinir.

Au fil des semaines – nous sommes restés un mois, accueillis dans une petite maison de bois à la sortie du village – le tournage a sans cesse déjoué mes attentes. Notre enquête a

créé quelques polémiques et dans une atmosphère parfois tendue, certaines rencontres se sont affirmées ; imposant leur évidence, leur nécessité, leur simplicité. J'ai filmé plusieurs portraits, surtout de femmes. Ce sont autant de facettes autour du récit d'Iqallijuq, figure tutélaire de ce grand moment de rencontre.



Jour après jour, je me suis attaché à leur façon de vivre et de transmettre cette filiation si particulière où le nom prime sur la détermination physiologique et où le genre n'est pas le miroir du sexe biologique. Au cours de chaque rencontre, nous avons montré le film de 1973.

Jacinta et Joyce, deux petites-filles d'Iqallijuq, regardent le film, l'une avec surprise, l'autre avec émotion. Puis elles racontent leur expérience personnelle qui prolonge ce récit fondateur.

Katarina, une autre de ses petites-filles, nous explique le lien des forces cosmiques et des forces vitales qu'elle puise dans une survivance du chamanisme.

Cindy, qui est plus jeune et semblait distante avec cet héritage, finit par évoquer la visite de son ami suicidé qui revient mendier un peu de nourriture.

Quant à Jimmy, à 20 ans il vient d'avoir son premier fils et réfléchit à l'héritage culturel qu'il a reçu de ses ancêtres et qu'il s'apprête à transmettre à son tour.

Une chose est certaine : dans chacune de ces rencontres, la frontière entre passé et présent, ancêtre et nouveau-né, homme et femme, naturel et surnaturel échappe aux repères de la culture occidentale. La parole rend visible la place de l'ailleurs et du merveilleux dans la vie quotidienne – une vie parfois douloureuse, faite de rêve et de solitude, menacée par l'alcoolisme, la violence conjugale et la tentation du suicide. Mais la renaissance pour ces femmes et ces hommes n'est pas seulement intergénérationnelle ; chacun d'entre eux, à sa manière, en a fait l'expérience dans sa vie sociale, sa trajectoire familiale ou son parcours personnel. À travers leurs récits, c'est aussi en creux l'image d'une société et d'une culture en profonde mutation que nous avons reçue.



Je suis revenu de ce voyage submergé par l'expérience de ces rencontres et par la portée symbolique de cette parole. Et 20 heures d'enregistrement vidéo.

J'ai commencé à visionner ces entretiens dans le courant de l'automne 2009. Mais très vite, je me suis rendu compte que la force de l'irrationnel qui m'avait frappé là-bas avait besoin d'un dispositif particulier pour mettre en résonance ces récits et pour en libérer toute la puissance. À ce moment, j'ai pris conscience qu'il était temps d'explorer l'une des premières intuitions que j'avais eue en préparant mon voyage, à savoir faire de ce film un dessin animé ethnographique.

Queens of Igloolik

Synopsis

Village d'Igloolik

Devant les maisons colorées face à la mer, Nasri joue avec une petite fille qui lance des pierres et tente de faire des ricochets sur une flaque d'eau.

Un peu après, ils sont assis côte à côte sur un gros rocher face à la mer. Elle porte un anorak bleu et un bonnet de laine. Elle est âgée d'une dizaine d'année. Elle évite le regard de Nasri.

Nasri

Quel est ton nom Inuit ?

Frances

Tetiq.

Un temps d'arrêt, comme si une autre conversation silencieuse se déroulait en même temps.

Nasri

C'est le nom de qui ?

Frances

De mon grand-père.

Nasri

Tu te rappelles quand tu étais petite ?

Frances regarde autour d'elle.

Frances

Non. Enfin un peu... J'enfilais mes habits et j'allais à l'école.

Nasri

Tu portais des habits de garçon ?

Frances regarde Nasri.

Frances

Oui. Comment tu le sais ?

Nasri, un peu hésitant

J'ai demandé...

Frances se moque gentiment de Nasri.

Nasri

Ta mère, elle t'appelle comment à la maison ?

Frances

Papa. Elle m'appelle papa.

Nasri

Toujours ?

Frances

Oui.

Cimetière d'Igloolik

Cindy, une jeune femme de 35 ans au visage d'adolescente, conduit Nasri en direction d'une falaise de pierre qui domine le village.

Il fait froid et le terrain est battu par le vent. Aucun arbre, aucune construction pour le retenir. On découvre peu à peu qu'il s'agit du cimetière. L'ascension de la falaise est difficile, le terrain est instable. Les tombes sont constituées de monticules de pierres alignées au sol. Cindy s'arrête devant une tombe. On voit quelques fleurs en plastique décolorées et des objets posés comme autant de marques d'affection.

Cindy

C'est la tombe de Rose Iqallijuq, c'est ici qu'elle est enterrée. Elle est morte, il y a 9 ans.

Cindy semble se recueillir un instant et remet sa capuche où s'engouffre le vent. Nasri la regarde en respectant son silence. Il attend un signe. Soudain, Cindy sourit et reprend sur ton joyeux.

Cindy

Tu connais Bernard Saladin ? C'est lui qui a gravé cette pierre. Elle dit : «Iqallijuq»... «Iqallijuq»

Cindy répète ce nom comme une formule magique. Nasri s'accroupit pour essayer de lire. Il touche la pierre de ses doigts. Cindy essaie de traduire ce qui est écrit mais elle n'y arrive pas : les mots se perdent.

Cindy

Ah ! Je ne sais pas ce qui est écrit dessus.

Nasri se lève, la regarde.

Nasri

Tu étais là pour les funérailles ?

Cindy

Oui. Il y avait des gens partout. Toute la famille est venue, même des autres communautés autour d'Igloolik. Ils pleuraient. À l'église, le service a duré trois heures...

Un coup de vent agite quelques fleurs. Cindy s'éloigne vers le bord de la falaise face au village.

Nasri

Est-ce que tu crois en la présence des esprits ?

Cindy hésite puis se retourne vers Nasri...

Cindy

Euh... Une fois, mon ancien petit copain s'est suicidé. Deux jours après, je dormais et il est venu chez moi. Il voulait se cacher chez moi... tu vois ? Je lui ai dit qu'il était mort et qu'il ne pouvait pas se cacher chez moi. Et je lui ai demandé de partir parce que je vivais avec un autre garçon maintenant.

Il s'était suicidé et deux jours après il venait chez moi pendant que je dormais ! C'était comme dans un rêve mais j'étais éveillée. Il voulait se cacher chez moi parce que les gens pensaient qu'il était mort. Je lui ai dit qu'IL était vraiment mort et que je ne voulais pas de lui chez moi. Mais il m'a supplié, il voulait absolument se cacher. Je lui ai dit non ! Alors, il a dit qu'il avait faim, et il a demandé s'il pouvait manger quelque chose. Je suis allée à la cuisine, il y avait une bouteille de Pepsi, je lui ai donnée et je lui ai demandé de partir parce qu'il était mort. Je l'ai vu sortir de la maison et j'ai entendu qu'il fermait la porte.

Nasri regarde Cindy. Elle commence à s'éloigner sur la falaise qui domine le village. Il la suit.

Cindy

Depuis cette histoire, j'ai toujours des pensées suicidaires. Même si je ne veux pas le faire, je sens qu'il essaie de m'attirer vers lui, tu vois ce que je veux dire ? Il veut que je le rejoigne mais je n'ai pas envie de le suivre.

Ils redescendent vers la mer en enjambant des monticules de pierres.

Igloolik - La mer

Nasri marche seul sur un chemin rocailleux aux abords du village.

On entend la voix d'une femme âgée. Le son vient d'un poste de radio.

Iqallijuq - Voix off

J'ai su que j'allais redevenir un fœtus alors que j'étais encore Savviurталik et que j'étais dans la tombe. Je poussai un bloc de neige vers l'extérieur et ainsi, je sortis.

Igloolik - Le village

Nasri entre dans un village d'Igloolik. La lumière est très étale comme après le coucher du soleil.

Iqallijuq - Voix off

Dehors, je vis ma fille, ma future mère. J'avais très soif alors j'allai vers elle. J'étais un homme, vêtu en homme et je croyais être un humain véritable mais elle ne m'entendait pas quand je dis que j'avais soif. Elle urinait dans un petit igloo.

Igloolik - Maison de Nasri

On voit l'intérieur d'une maison presque vide, seul un vieux canapé est posé près de la fenêtre. La lumière qui entre dans la pièce se dégrade doucement sur le mur. Nasri est assis, attentif et immobile. Il regarde dehors vers la mer en écoutant la voix. Un poste de radio est posé près de lui.

Iqallijuq - Voix off

Elle ne me voyait pas car j'étais mort. Je touchai sa ceinture et soudain, je me retrouvai dans son utérus. Sans savoir comment.

Iglolik - village - chez Joyce

Sur le mur du salon, des photos et des affiches de films inuit. On reconnaît l'affiche d'Atanarjuat, la légende de l'homme rapide. Le canapé est recouvert d'une couverture de laine polaire bleue où se dessine une large tête d'oiseau. Joyce est une femme souriante d'une cinquantaine d'années. Elle est vêtue d'un t-shirt rouge avec une tête de Mickey.

Assise sur le canapé face à nous, elle regarde la vidéo d'Iqallijuq, sa grand-mère. Sa fille est assise sur ses genoux. On reconnaît la voix de femme âgée qu'écoutait Nasri à la radio.

Iqallijuq - Voix off

Me voilà fœtus dans son utérus. Je pouvais sentir quand elle bougeait. Son utérus était un igloo. Un igloo tout petit où j'étais serrée. Un chien apparaissait de temps en temps. Sa bouche était fendue verticalement. C'était le pénis de mon père que je prenais pour un chien. Il vomit du blanc que je mangeai et ainsi je grandis.

Joyce ne cache pas sa surprise. Elle se tourne, amusée, vers sa fille qui semble absorbée ou ne pas comprendre.

Iqallijuq - Voix off

À gauche de l'entrée il y avait des instruments masculins, mais, par peur d'avoir froid dans une vie d'homme, je saisis les instruments féminins. Savviurtalik voulait renaître en fille. En sortant, je vis beaucoup de fumée. C'était la vapeur de l'accouchement.

Joyce marque plus nettement sa surprise.

Iqallijuq - Voix off

Un jour, ma mère s'est mise à me faire un manteau de jeune fille. J'allais avoir mes premières règles. Comme Savviurtalik avait eu trop froid à la chasse, il avait voulu renaître en fille. Mon sexe avait changé à la naissance. On appelle « sipiniq » les garçons qui avaient un pénis, qui se fendent et qui deviennent une fille. On les habille en garçon jusqu'aux premières règles.

La petite fille se lève et part. Joyce regarde Nasri, surprise mais toujours souriante.

Nasri

J'aimerais que vous me racontiez, Joyce, l'histoire de votre fille. Comment elle s'appelle, de qui elle tient son nom... sa naissance... comment elle a grandi...

Joyce

Elle porte le nom de mon père qui s'appelait Kupa et je l'ai élevée comme un garçon. Elle portait des



habits de garçon. Mon oncle, Paniak, lui avait fabriqué un fouet pour les chiens et un petit bateau. Elle utilisait des affaires de garçon et elle avait les cheveux courts.

Quand elle est née, le docteur a dit que c'était une fille mais elle a toujours porté des habits de garçon parce qu'elle a reçu le nom de mon père. Les choses sont ainsi.

Nasri

Pourquoi avez-vous choisi de lui donner le nom de votre père ?



Joyce

Ma grand-mère, Iqallijuq, lui a donné le nom de mon père et aussi celui de ma mère, Kupa et Arnaniuk. Mais on l'appelle plus souvent Kupa. C'est ainsi.

Joyce regarde sa fille qui joue un peu plus loin dans la cuisine. Elle a toujours son air amusé.



Joyce

J'étais contente d'avoir une petite fille habillée en garçon. Et tout le monde croyait que c'était un garçon jusqu'à récemment, il y a 3 ou 4 ans. C'est là qu'elle a commencé à aller à l'école. Les gens ont réalisé qu'elle était une fille. Quand elle allait aux toilettes, elle allait dans les toilettes des filles au lieu de celles des garçons. Cette situation ne posait pas de problème pour nous.

Quand tout le monde a découvert qu'elle était une fille, les gens ont été choqués. Mais nous dans la famille, on savait qu'elle était une fille. Les choses sont ainsi.

Nasri

Qu'est-ce qui lui a fait prendre conscience qu'elle était une fille et pas un garçon ?



Joyce

On se moquait d'elle parce qu'elle avait les cheveux courts et qu'elle était habillée en garçon. C'était une fille et elle ressemblait à un garçon. Elle, elle savait qu'elle était une fille. Son père avait l'habitude de lui dire qu'elle était une fille et que, pourtant, elle portait des habits de garçon. Il voulait qu'elle sache qu'en grandissant, elle serait une femme. C'est comme ça que son père l'a élevée.

Elle pouvait partir avec son père en randonnée et à la maison, c'est lui qui l'aidait pour la broderie et la couture. Elle avait des objets qu'on donne aux garçons comme une luge que son père lui avait fabriquée. Mais il l'aidait aussi dans les activités de filles. Les choses se passaient de cette manière.

Nasri

Qui était au courant qu'elle était une fille ?



Joyce

Les personnes âgées, les Anciens. Il n'y avait qu'eux qui savaient. Et les membres de la famille. Ils



savaient aussi. Mais à l'extérieur, tous ceux qui n'étaient pas proches de la famille, ils ne savaient rien.

Kupa rejoint sa mère et se rassoit sur ses genoux. La petite fille souffle timidement quelques mots à l'oreille de sa mère. Elles échangent quelques phrases en murmurant.

Joyce

Je viens de lui demander si elle pense qu'elle est un garçon ou une fille. Elle ne sait pas si elle est un garçon ou une fille.

Nasri

Elle ne sait pas ?

Kupa murmure quelques mots à l'oreille de sa mère et toutes les deux échangent à nouveau quelques phrases à mi-voix.



1 / Inuk est le singulier du mot Inuit et désigne l'être humain.

Joyce

Elle dit qu'elle se sent Inuk¹. Pas une fille ou un garçon, une personne normale, un être humain, c'est comme ça qu'elle se sent.

Joyce regarde Nasri avec beaucoup de douceur et l'évidence de ne pas pouvoir préciser la réponse de sa fille.

Par la fenêtre, on voit la rue vide. C'est une belle journée, la lumière est forte, le ciel est blanc et laiteux.



Je lui ai demandée



si elle pense qu'elle est un garçon ou une fille





Stéphanie Cadoret - Tests de rotoscopie



Village d'Igloolik

De loin on voit un homme qui marche, on reconnaît Nasri. Il passe devant une étrange forme moderne qui domine le village.

Maison de Nasri

Il fait sombre dans la maison, aucune lumière n'est allumée. L'atmosphère est feutrée et l'espace presque vide de la pièce est chaleureux. Nasri est en train de manger sur une table frêle en écoutant sur son ordinateur la voix de Joyce.

Joyce - Voix off

J'ai eu un autre enfant que j'ai donné en adoption. C'est une fille qui était un garçon à la naissance. Quand le docteur l'a mise au monde, quand elle est née, le docteur a dit que c'était un garçon. Après, une infirmière s'est occupée de lui et elle a dit que c'était une fille.

J'ai commencé à croire à ce moment que certains enfants changent de sexe à la naissance. J'ai commencé à y croire après mon premier enfant. C'est comme ça qu'il est né. Il est né comme un garçon et quand l'infirmière s'est occupée de lui, après, il est devenu une fille. Je ne sais pas comment. Il avait un petit pénis, je l'ai vu, l'infirmière l'a pris et après, ce petit pénis avait disparu. Je ne sais pas comment. Et il est devenu une fille. C'est comme ça que les choses se sont passées. C'était un garçon à la naissance et il s'est transformé en fille.

Décharge publique à la sortie du village

Nasri et Jimmy marchent côté à côté sur un chemin de terre à l'entrée de la décharge publique. L'endroit est près de la mer. Il est rempli de tous les anciens véhicules apportés par bateaux pour les besoins de la communauté : ambulance, bulldozer, voiture de pompiers, bus scolaire... Certains semblent au rebut depuis au moins un demi-siècle, carcasses fracassées de fer rouillé.

Jimmy

C'était notre terrain de chasse ici, la chasse aux lemmings.

Nasri

Jusqu'à quel âge, tu es venu ?

Jimmy

Jusqu'à ce que je quitte le village en 2000, j'avais 12 ans.

Ici c'est un endroit stratégique, en hauteur, tu peux voir les animaux.

Nasri

Après tu vas les chasser ?

Jimmy

Oui, il faut être rapide. On pouvait parfois en attraper de très gros! Mais l'erreur qu'on faisait, c'est de jouer avec les animaux.

Nasri

Pourquoi ?

Jimmy

Nos parents disaient : "Ne joue pas avec les animaux. Un jour dans ta vie, ils pourraient te le rendre. Même les petits. Ils pourraient te tuer."

Jimmy s'arrête un moment, soulève une plaque de métal et montre à Nasri les traces de passage dans l'herbe. Puis il reprend sa déambulation entre les carcasses rouillées.

Jimmy

Si tu les attrapes, il faut les traiter correctement. Tu peux les manger et prendre leur fourrure si tu en as besoin. C'est comme ça que les Inuit survivent depuis toujours, en fabriquant des habits avec leur fourrure. La plupart du temps avec des peaux de Caribou, de phoques ou d'ours polaires. Les peaux d'ours polaires pour l'hiver et celles de caribou le reste de l'année. En été on pouvait même utiliser des peaux d'oiseaux parfois.

La peau de phoque aussi est précieuse parce qu'elle est imperméable. Les femmes ont une façon très particulière de les assembler et de les coudre.

Nasri

Quelle sorte de vêtement tu portais quand tu étais petit ?

Jimmy

Comme aujourd'hui, les mêmes.

Jimmy grimpe sur un vieux bulldozer et s'assied devant le champ de carcasses disloquées. Il sort une cigarette qu'il allume. Nasri le rejoint et s'installe près de lui.

Nasri

Tu as reçu le nom de ta grand-mère c'est ça ? C'est important pour toi ?

Jimmy

Oui, c'était une personne sociable, très attentionnée. Et si tu reçois le nom d'une personne comme ça, tu partages une même vision des choses. Mon père et ma mère le disaient souvent : tu es comme ta grand-mère.

Nasri

Quel est ton nom inuit ?

Jimmy

Ma mère m'a donné le nom d'Ava, parce que je lui faisais penser à sa mère. Tout ce que je fais lui semble familier. C'est parce que je vis avec son nom. C'était une personne sage, on m'a dit. Et même si c'était une femme, elle allait à la chasse avec son père.

Nasri

Ta grand-mère allait chasser ?

Jimmy

Oui. Et comme il n'y avait pas d'armes à cette époque, ils partaient à pied ou en traîneau avec les chiens. Ils avaient des harpons, des couteaux ou un arc et des flèches. On prenait la côte d'un ours polaire pour faire un arc, et je ne sais plus quel os pour la pointe des flèches. Et si mon ancêtre faisait les choses d'une certaine manière, sans le savoir, il se peut que je fasse pareil.

Nasri

Ta mère, elle remarque ces choses ?

Jimmy

Oui.

Nasri

Comment est-ce qu'elle t'appelle ?

Jimmy

Elle m'appelle Ava, comme sa mère. Mon père, lui, il m'appelait Saki. Saki, ça veut dire « belle-mère ».

Nasri

Qu'est ce que tu ressens par rapport à ton nom, par rapport à ton ancêtre ?

Jimmy

Elle m'a rendu plus fort et plus sûr dans la vie, elle m'a aidé à aller de l'avant. Elle m'a rendu plus sage.

Une immense étendue de rocaille

Un espace désertique à l'écart du village. On voit l'étendue de la mer au loin dans les brillances du soleil, il est assez bas au-dessus de l'horizon.

Nasri et Katarina arrivent au loin en parlant, Katarina fait de grands gestes en montrant divers endroits à l'horizon.

Katarina

Certaines personnes sont chamanes à la naissance, d'autres sont guidées par un mentor et le deviennent. On peut recevoir l'esprit du lapin, du renard, celui du loup ou de l'ours polaire et même du ver ou de l'araignée.

Katarina pointe un endroit au loin.

Katarina

Par exemple ces monticules de terre, si tu veux circuler entre les mondes, il faut en ouvrir un et mettre la main dedans. Quand tu la retires, si tu vois tes os, ne t'inquiètes pas, tu n'es pas prêt, il faut la remettre. Quand elle ressort normalement, à ce moment-là, tu es devenu un chamane, quelqu'un du monde invisible.

Katarina approche d'un gros rocher et vient s'asseoir. Son regard est protégé par de larges lunettes de soleil. Elle

ne regarde pas Nasri mais toujours le paysage, l'espace autour d'elle. Elle est absorbée par son récit. Nasri vient s'asseoir près d'elle.

Nasri

Parlez-moi de vos souvenirs, si vous pouvez les décrire, par exemple quand vous étiez dans le ventre de votre mère, ce que vous ressentiez.

Katarina

Mon premier souvenir quand j'étais dans le ventre de ma mère c'est qu'elle ne voulait pas de moi. J'étais recroquevillée et serrée parce que mon cœur souffrait. Après ma naissance, quand je suis devenue adulte, j'ai fini par lui dire un jour : « Écoute, je vais te poser une question difficile, mais j'aimerais que tu répondes franchement. » Elle m'a dit : « vas-y ». Alors je lui ai demandé : « quand j'étais dans ton ventre est-ce que tu me rejetais ? Est-ce que tu ne voulais pas de moi ? » Elle a poussé un cri et elle a dit : « Tu te souviens de ça ? » J'ai dit : « oui, ça me faisait beaucoup souffrir. Mais quand tu me rejetais, je sentais une main protectrice se poser sur moi et une voix disait : « Je suis là pour te protéger ». Je sentais de l'amour et j'ai grandi. »

Nasri

De quoi vous souvenez-vous précisément, des couleurs, des sons ?

Katarina

J'étais à l'intérieur, comme on est dans de l'eau ; tous les bruits étaient feutrés. C'est comme ça que je les entendais. Quand ma mère parlait avec mon père, je sentais des vibrations. Et quand je regardais ma sœur, je me demandais comment ça serait quand je sortirais. Un jour une voix d'homme m'a dit : « Dans ta vie, il faudra que tu la protèges et que tu la guides ». J'ai dit : « Mais elle est plus âgée que moi ! » La voix m'a dit : « C'est ce que tu dois faire », et j'ai répondu : « D'accord. » Je me rappelle quand ma mère marchait, je sentais chacun de ses pas. Si elle était triste, je le sentais et si elle était heureuse tout était plus lumineux. Je mangeais ce qu'elle mangeait et je grandissais.

Nasri

Vous vous rappelez vraiment tout cela ?

Katarina

Oui. Et un jour que ma sœur voulait boire du lait et téter, je me rappelle la voix de ma mère au-dessus de moi. Elle disait : « Belle sœur², tu as une petite sœur qui arrive. Tu es assez grande maintenant pour ne plus boire mon lait. » Alors ma sœur s'est mise à courir vers ma mère et j'ai fait tout mon possible pour me protéger parce que je voyais qu'elle allait cogner son ventre. J'ai été surprise que ça ne fasse pas mal...

2 / La mère de Katarina s'adresse à sa fille aînée en l'appelant "Belle sœur" comme si elle s'adressait à son éponyme.

Quand j'ai essayé de naître, elle a voulu m'arrêter. Mais je savais qu'il était temps pour moi de sortir.

Il fallait que je naisse et il fallait que ce soit dehors, en plein air. Quand je suis sortie, c'est comme si on avait monté le son très fort.

3 / Le père de Katarina appelle sa fille cadette "Beau-père" comme s'il s'adressait à son éponyme.

4 / Re transcription phonétique du cri d'un bébé.

Quand mon père m'a prise dans ses bras, il a dit : « Beau-père³, je te souhaite la bienvenue. » C'était un moment plein d'amour. Et mon esprit est rentré à l'intérieur de ce corps. C'était absolument unique. J'ai voulu m'adresser à lui et dire : « Beau-frère » mais c'est le son Unga⁴ qui est sorti de ma bouche, même si j'essayais de parler de façon compréhensible. Je parlais, mais ma voix continuait de répéter Unga, Unga ! J'étais surprise et puis j'ai compris que j'étais redevenue un bébé et qu'il fallait que je franchisse toutes les étapes pour grandir.

Nasri et Katarina se lèvent et commencent à marcher doucement dans la lande rocailleuse. Au bout de quelques pas, ils s'arrêtent, Katarina raconte une anecdote avec de grands gestes, puis ils repartent lentement.

Nasri

Quel nom inuit avez-vous reçu ?

Katarina

J'ai reçu le nom de mon grand-père, Ukumaru, le mari de Rose Iqullijuq. On m'a élevée comme un garçon.

Quand on m'a envoyée au collège à Chesterfield, la première fois, l'avion s'est posé sur l'eau, et il y avait ma sœur qui m'attendait. Quand je suis descendue, je portais des vêtements de garçon. Des bottes, un pantalon, une parka et une casquette avec des étoiles. J'avais les cheveux en brosse.

Les deux religieuses qui m'attendaient parlaient français. La première a dit : c'est un garçon, je vais m'en occuper. Et l'autre a dit : elle est tellement mignonne, je crois que c'est une fille avec des habits de garçon. Là-dessus, ma sœur a dit : C'est ma sœur mais c'est un garçon !

Nasri et Katarina marchent en silence.

Iglolik - Coopérative du village

Un supermarché vaste et assez mal éclairé. Il y a peu de monde dans les allées. Nasri choisit une boîte de thé. Un homme le regarde entre les rayons, il a une trentaine d'années, un regard timide. Nasri se retourne. L'homme est toujours là, souriant. Il s'approche.

L'homme

C'est vous qui faites une enquête, c'est ça ?

Nasri

Oui sur l'histoire de Rose Iqallijuq... Vous en avez entendu parler ?

L'homme

Oui. Beaucoup de gens la connaissent ici. Elle est née

avant qu'on devienne chrétiens. C'est pour ça qu'elle savait beaucoup de choses sur la culture inuit.

Nasri

Qu'est-ce que vous savez d'elle ?

L'homme s'approche en confiance tout en regardant les produits dans le rayon.

L'homme

Elle était de ma famille, ma grand-tante ou quelque chose comme ça. On ne pense plus comme elle aujourd'hui. On est devenus chrétiens. Nos traditions continuent, mais on vit comme des blancs maintenant et pour ne pas perdre toutes ces histoires, on continue à parler de la culture inuit.

Ma fille par exemple, elle a reçu le nom d'un homme d'Hall Beach qui est mort il y a quelques années. Et les gens appellent ma fille comme ils appelaient cet homme, comme s'il était encore en vie, comme si c'était lui. Les gens font encore ça ici, les Anciens. C'est une fille, mais elle porte le nom d'un homme. Il y a des gens qui élèvent leurs enfants comme autrefois. Si le nom est celui d'un homme, ils élèvent l'enfant comme garçon quel que soit son sexe. Ça se fait encore.

J'aimerais bien revenir à la tradition inuit, mais on ne peut plus maintenant... Moi aussi j'ai reçu le nom d'une femme d'Hall Beach qui venait de mourir. Et ses enfants m'appellent Maman.

Nasri esquisse un sourire. Mais l'homme aussi trouve ça drôle. Les deux hommes marchent jusqu'à la caisse.

Nasri

Qu'est-ce que ça vous fait qu'on vous appelle : Maman ?

L'homme

C'est normal. C'est comme si j'étais leur mère.

L'homme fait un signe et s'éloigne.

Nasri passe à la caisse. La caissière a une cinquantaine d'années environ, c'est une belle femme au visage marqué, elle s'appelle Jacinta.

Nasri

On se voit demain alors ?

Elle lui sourit.

Chez Jacinta

Jacinta est assise chez elle, l'intérieur de sa maison est chaleureux, des photos sont accrochées au mur un peu partout. Elle a les bras dénudés qui laissent voir ses tatouages, des traces de sa vie passée. Elle regarde Nasri avec franchise en lui parlant. Elle semble un peu fébrile. Nasri est très doux face à elle.

Il installe l'ordinateur sur ses genoux pour lui montrer le film.

Jacinta réagit pendant le visionnage en manifestant un certain émerveillement.

Iqallijuq - Voix off

J'eus conscience qu'une très vieille femme, Arnartaaq, venait rendre visite à ma mère, et je l'entendis dire : « Je veux avoir l'enfant comme éponyme, donne-lui mon nom et ainsi il vivra, car je vais attacher sa vie à la mienne. » Je compris alors que sa vitalité allait renforcer la mienne.

Elle voulait que je vive et, comme nos deux vies seraient dorénavant attachées l'une à l'autre, renforcées l'une par l'autre, je parviendrais probablement à vivre vieille, parce qu'elle était très vieille. Je sortis de ma torpeur et j'étais maintenant bien en vie.

Jacinta

Qu'est-ce qu'elle est jeune... Moi je ne l'ai connue qu'après. Ma grand-mère est morte il y a... Je sais même pas exactement quand... Il y a 7 ou 8 ans... Je n'étais pas vraiment ici quand elle est tombée malade. Je savais qu'elle allait mourir, parce qu'avant, j'avais l'impression qu'elle me préparait à vivre sans elle, à vivre sans grand-mère. Elle m'a beaucoup aidée dans le monde moderne. Un jour, elle m'a dit : « Je vais partir bientôt et je reviendrai comme un bébé. Tu pourras t'occuper de moi. Je suis vieille maintenant et il faut tout le temps faire attention à moi. Je reviendrai comme un vrai bébé et tu pourras me porter et me donner à manger. » Parfois je la promène dans sa chaise roulante pour qu'elle sorte un peu. Mais elle était tellement vieille qu'on ne le faisait pas souvent. Et elle m'a dit : « Quand je reviendrai, tu t'occuperas de mon nom, je serai un bébé et tu pourras changer mes couches... On sera heureuses toutes les deux. »

Quand mon petit-fils est né, voilà toutes les choses que j'avais dans la tête...

À la sortie du village

Nasri et Jimmy marchent côté à côté sur un chemin qui sort du village. Devant eux, sur une petite proéminence rocheuse, quelques piliers métalliques, des réservoirs de carburant et le manchon rouge et blanc de l'aérodrome. Ils avancent vers une forme en bois incurvée et s'installent à son sommet. Posée au milieu de nulle part, on reconnaît une vieille rampe de skate-board abandonnée.

Jimmy

Le vrai campement d'Igloolik est là-bas, derrière les collines, de l'autre côté... C'est à cet endroit que les Inuit se rassemblaient en été. Mais quand les missionnaires sont arrivés, ils ont construit le village ici.

Nasri

La dernière fois quand on parlait, tu m'as dit que quand tu étais jeune, tu ne t'intéressais pas aux traditions. Qu'est-ce qui a changé ?

Jimmy

J'ai grandi. J'ai appris à réfléchir et j'ai commencé à comprendre le sens des choses. Avant, on avait

l'habitude de partir camper très souvent et d'aller à la chasse. C'était nos traditions et moi j'aimais beaucoup ça. Le plus souvent on allait chasser le morse. À partir de 5 ans jusque... vers 13 ans à peu près. Le plus dur c'était au milieu de l'hiver. Tout était blanc, il n'y avait rien, il faisait très froid. Mais on arrivait quand même à attraper des phoques, tu sais, autour des trous dans la glace...

Nasri

Vous restiez à l'extérieur pendant longtemps ?

Jimmy

Parfois un jour entier, du matin au lendemain matin sans dormir. Mon père disait : si tu as froid, ne le montre pas, sinon tu auras encore plus froid. Et il disait : ne sois pas fragile, tu es un garçon. Il racontait les histoires de sa jeunesse. Ils ne possédaient rien et ici, rien n'était construit. Ils avaient des vêtements, des couteaux ou des os pour chasser. Ils faisaient du troc : une fourrure contre une aiguille. Dans les années 40 ou 50, les femmes inuit devaient passer la nuit avec un missionnaire pour avoir une aiguille. Les choses étaient ainsi.

Nasri

Pourquoi une aiguille ?

Jimmy

Elles avaient besoin de coudre tout simplement. Et quand mon père ou ma mère nous racontaient ces histoires, on arrêta de jouer pour les écouter. Quand on a commencé à comprendre les choses un peu plus tard, on s'est rendu compte que ces histoires nous instruisaient et nous rendaient plus sages.

Nasri

Quel genre d'histoires ?

Jimmy

Souvent ils racontaient leur voyage, comment ils étaient allés d'un endroit à un autre et comment ils avaient fait pour survivre. Juste avec les outils qu'ils fabriquaient, un harpon, un crochet et surtout... une bonne connaissance du pays. À cette époque, tout était lié à la connaissance. Aujourd'hui, je sais pas comment dire... tout est... c'est une autre façon de vivre.

Les Anciens disaient vrai : un jour, les Inuit arrêteront de chasser. Ou bien, ils cesseront de raconter les histoires de notre peuple. Ils étaient inquiets. Mais ils n'ont jamais condamné le changement. Pas une seule fois.

Nasri

Si tu devais raconter cette histoire à ton fils dans quelques années, qu'est-ce que tu lui dirais ?

Jimmy

Tout ce que je sais. En premier, je lui dirais comment faire pour vivre. Plutôt pour survivre.

Aujourd'hui tout semble tourner autour de l'argent non? Mais quand les enfants sont encore jeunes, il vaut mieux ne pas trop leur montrer cet aspect des choses. Il faut sortir d'ici, apprendre à connaître notre environnement, à voyager. C'est ce que faisaient mes parents. L'argent que j'ai, je l'utiliserai pour lui montrer à quoi ressemble notre culture. On ira chasser, on fera des choses simples...

Sur une route cahoteuse

Jacinta et Nasri partent ensemble dans un vieux pick-up sur la piste à la sortie du village. La route est poussiéreuse et pleine d'ornières. Jacinta est accompagnée de son petit-fils Savviurtalik qu'elle porte dans l'amauti, la capuche à l'arrière de son habit. Nasri est au volant du pick-up.

La voiture est arrêtée sur un promontoire rocheux, on voit la mer de chaque côté et on perçoit nettement les contours de l'île où se trouve Igloolik. Un peu plus bas se trouvent les traces d'anciennes maisons de terre autour desquelles ils se promènent.

Nasri

Hier soir quand vous avez entendu l'histoire d'Iqallijuq à la radio, qu'est-ce que vous avez ressenti ?

Jacinta

Ça m'a rendue curieuse. Elle dit qu'elle se souvient quand elle était dans le ventre de sa mère. Je me suis dit : Comment peut-elle se rappeler ça ? Quand ma fille était enceinte, je regardais toujours la forme de son ventre, il est différent si c'est un garçon ou une fille. Juste à la forme du ventre, on peut deviner. Comme ça, je savais qu'elle attendait une petite fille. J'ai dit : « On va lui donner le nom de ma grand-mère. » Ma fille a dit : « On va pas l'appeler Iqallijuq ! » J'ai dit : « Non, on va l'appeler Arnaqtaaq ou Savviurtalik, mais si c'est une fille, on l'appellera Arnaqtaaq. Et je veux être là pour la naissance. »

Alors elle m'a payé un billet d'avion pour venir quand le bébé était prêt à naître. Quand le bébé est sorti, je l'ai regardé et j'ai dit : « C'est pas Arnaqtaaq c'est Savviurtalik, c'est un garçon ! » On était vraiment étonné ! Alors j'ai dit : « On va l'appeler Savviurtalik, ce sera son premier nom. » J'ai appelé mon père et je lui ai dit : « Je viens d'avoir un petit-fils alors que j'attendais une petite-fille. On va l'appeler Savviurtalik, comme le père de ma grand-mère. » Et comme je venais de perdre mes deux oncles, les frères de mon père, on lui a donné aussi leur nom, comme ça, les trois ancêtres sont revenus à la maison avec nous, ma grand-mère et mes deux oncles ! C'est comme ça qu'ils sont « devenus » mon petit-fils tous les trois. Et comme je venais de perdre un très bon ami, alors je lui ai donné aussi son nom. Il a beaucoup de noms mon petit-fils !

L'ancien campement d'Igloolik Il ne reste qu'un lointain vestige du village. Jacinta et Nasri descendent du pick-up et contournent des cabanes de pêche faites de planches mal assemblées. Ils marchent vers la mer. Jacinta lui montre l'emplacement où l'on enterre les prises de chasse pour conserver la viande pendant la période du dégel.

Jacinta

C'est ici, l'ancien campement d'Igloolik... C'est d'ici que l'on vient...

Nasri et Jacinta s'éloignent vers la mer. Elle porte son petit-fils dans son dos, il s'est affaissé sur le côté, endormi.

Jacinta

J'ai toujours pensé que mon petit-fils était une fille et qu'il s'était changé en garçon. Juste entre nous, en privé, je crois que ma grand-mère voulait être un garçon, j'ai pensé ça, des fois... Sans vraiment penser aux sipiniq. Je me demande si elle a pas décidé de devenir un garçon. Parce que l'autre grand-mère dont je m'occupe avec beaucoup d'affection, c'est la fille de ma tante Matilda. Alors je me dis que ma grand-mère est là avec une fille juste à côté de chez moi et un garçon avec moi... Je me dis qu'elle doit être heureuse, elle est les deux... Homme et femme. Elle est partout quoi... Je pense juste ça comme ça. Parfois je me dis qu'elle prend soin de moi à travers ces noms, ici et là dans le village. Je crois qu'elle voulait vraiment me préparer à affronter la vie par moi-même. Je suis un de ses petits-enfants qui a exploré le monde moderne à travers l'alcool, la drogue... Parfois ma grand-mère s'inquiétait pour moi. Mais elle voulait que je sois prête à faire face à la vie et ses problèmes.

Igloolik à la tombée du jour Il ne fait pas exactement nuit lorsque Jacinta et Nasri reviennent à Igloolik mais la lumière est plus feutrée et plus bleutée qu'au début du film. On sent que l'été se termine.

Pour la première fois, on voit le village d'un point de vue qui surplombe les constructions, on voit quelques lampadaires éclairés au bord des chemins de terre, on voit l'enseigne lumineuse au-dessus de la coopérative : NORTHERN.

Devant la maison de Nasri Sur le seuil de la maison qu'il occupe, Nasri s'assoit à côté de Cindy. Il lui tend une tasse de café fumante. Il fait froid, mais ils profitent d'un rayon de soleil sur le perron. Le ciel est clair. À leur manière de se parler, on sent qu'une complicité s'est installée entre eux.

Cindy

Tu devrais revenir en hiver, c'est bien ici, il fait froid, -50°, mais on sort quand même, on va se balader...

Nasri

Une fois qu'on sera parti, qu'est-ce que tu vas faire?

Cindy

Je retourne travailler au restaurant et mes filles iront à l'école. Il faut qu'on reprenne le rythme de l'année scolaire, se coucher tôt pour se lever le matin... C'est plus simple en hiver, à cause du froid, on reste plus facilement à la maison. Au printemps et en été c'est plus dur...

Nasri

J'ai fait de belles rencontres ici... et j'ai découvert beaucoup d'histoires...

Cindy

Tu pensais voir des Elfes ?

Nasri

C'est ce que tout le monde m'a dit avant de venir... toutes ces histoires que racontent les Anciens, c'est incroyable ! Les gens ici vivent avec leurs histoires, c'est pas seulement des croyances, elles sont vivantes... C'est très beau...

Je vais demander à mes parents de me raconter leurs histoires, celles de ma famille, de mon village. Je viens d'un endroit plus petit qu'Igloolik, à deux heures de Beyrouth, j'y vais de temps en temps. Il y a pas mal de personnes âgées là-bas... Je crois qu'elles connaissent plein d'histoires et je vais leur demander de me les raconter maintenant... J'ai envie de les écouter...

Cindy

Est-ce qu'on reçoit aussi le nom des ancêtres chez toi?

Nasri

J'ai le même nom que mon père et un jour je lui ai demandé pourquoi. Il m'a raconté que pendant la 1^{ère} Guerre mondiale il y avait eu une famine et que même les gens au Moyen-Orient souffraient de la guerre en Europe. Mes grands-parents étaient très pauvres, ils n'avaient même pas de maison, ils habitaient une cabane en terre. Pendant cette période de famine, mon grand-père était très affaibli, et un jour, il promenait sa petite sœur qui est morte dans ses bras. Quelques années après, dans le village, un homme plus riche est arrivé. Il s'appelait Nasri. Il a aidé mon grand-père, il lui a donné un travail dans une petite usine. La famille a réussi à s'en sortir comme ça, ils étaient six enfants, six frères et sœurs... Cet homme c'était Nasri et Nasri en Arabe, ça veut dire « victoire ». Alors quand mon père est né, on lui a donné le nom de Nasri parce que c'est celui d'un homme qui a sauvé la famille.

Sur la plage

Nasri et Jacinta marchent ensemble au bord de la mer dans le village. Ils enjambent quelques barques de pêche et contournent de petites constructions en bois, comme des

cabines que l'on pose sur les barques pour se protéger du vent en hiver. Comme à son habitude, Jacinta promène son petit-fils dans la capuche de son habit. Elle le pose à terre parfois pour quelques pas puis le remet au chaud dans l'amauti.

Jacinta

Quand ma grand-mère est partie à la maison de retraite, je me suis dit que j'aimerais habiter dans sa maison un jour si c'était possible. Et j'ai réussi! J'ai aménagé là et je me suis enfin installée quelque part.

J'ai l'impression qu'elle ne m'a pas vraiment quittée, spirituellement, mentalement... Parfois elle me manque vraiment, physiquement, je voudrais la voir, je voudrais passer du temps avec elle. Mais spirituellement, elle m'a laissé des souvenirs merveilleux. Et peut-être qu'un jour, je la reverrai. Je sais pas ce qu'il y a comme vie après la mort mais elle se rappelait les souvenirs avant sa naissance alors... Au début je n'arrivais pas à y croire. Comment peut-on se rappeler quand on était dans le ventre de sa mère ? J'étais vraiment curieuse. Mais depuis que j'ai donné son nom à mon petit-fils, je me dit : C'est ça, elle voulait revenir comme un bébé... C'est ce qu'elle disait... Alors je lui dit : « Grand-mère, tu es un bébé maintenant et tu vas m'écouter, c'est moi la grand-mère et c'est moi qui commande! Il aime bien quand je dis ça mon petit-fils. On s'amuse un peu... Je le promène souvent et je lui dis : Tu n'es plus vieux et lourd et fragile maintenant ! Tu es un bébé et tu es ma grand-mère, je peux faire ce que je veux...»

Devant une maison du village, Jacinta quitte Nasri en le saluant d'un signe de la main. Elle monte sur un quad, démarre le véhicule et disparaît entre les maisons. Endormi dans son dos, l'enfant voyage peut-être encore dans la vie de ses lointains ancêtres.

Une rue d'Igloolik

Un peu plus tard, Nasri marche dans les rues du village à la tombée de la nuit. Les enfants qui jouent habituellement dehors à la faveur du solstice ont regagné l'intérieur des maisons. La communauté d'Igloolik s'éloigne déjà lentement de ce temps suspendu, au cœur de l'été, où la partition du monde, le jour et la nuit, les hommes et les femmes, les vivants et les morts, le réel et l'imaginaire s'est effacée pour un temps.

Queens of Igloodik

Note d'intention

Depuis quelques décennies, à l'heure où le génome humain n'a plus de secret pour la science, la notion de genre a soudain ouvert une brèche dans la composition de l'individu. Une conception divisée en catégories grammaticales où masculin et féminin partageaient le monde aussi distinctement que deux hémisphères à fait long feu. Sexe et genre se sont dissociés pour recouvrir des territoires différents de l'identité. Le sexe relève encore de l'espace biologique et de sa permanence : peu d'individus changent de sexes pendant leur vie. Le genre définit un arrangement composé avec notre détermination biologique, susceptible de variations au cours des âges.

Le problème aujourd'hui, pour explorer les marges de cette conception de l'individu, tient à la notion d'identité que détermine la culture occidentale. Notre conception est celle d'une société élevée dans le christianisme et dont le système de production des valeurs est inséparable de la transmission familiale. L'identité, par voie de conséquence, se doit d'être une et permanente.

Ce que l'ethnologie, jeune science du XX^{ème} siècle, nous aura appris, c'est qu'il existe d'autres systèmes d'identité, de parenté, de nomination, de découpage du réel, de partage des sexes, de répartition des biens, de transmission des récits. Même si nous ignorons quelles peuvent être les implications de ce savoir anthropologique, il a du moins la vertu de nous mettre en contact avec d'autres possibles, de penser d'autres horizons que celui de notre tradition.

L'enfant reçoit les noms. Ils lui sont échus en partage selon les règles et les coutumes propres à un lieu, un temps et un groupe social. Lorsque je suis né en France en 1963, j'ai reçu un nom d'usage qui m'accompagnera jusqu'à ma mort et j'ai reçu le nom de famille de mon père, celui que je transmettrai à mes enfants. Mon identité est fixée par ces noms dans une société qui la conçoit comme stable pour toute une vie. On change rarement de nom au cours des âges. Grâce à ce nom de famille, j'ai pu hériter après leur mort des biens qu'avaient acquis mes parents. À ma mort, les enfants qui portent mon nom recevront les biens que je leur transmettrai. Le nom de famille institue la première forme d'hérédité dans une lignée biologique. Il va de pair avec la reconnaissance de la cellule familiale comme unité de base de la société.

Mais le nom de famille c'est-à-dire le nom héréditaire, n'est apparu dans les sociétés que lorsqu'il est devenu nécessaire de transmettre des biens matériels entre générations. Au Moyen-Âge en Europe, les gens du peuple qui ne possédaient rien n'avaient pas de nom de famille. Un seul nom, un nom d'usage suffisait à les nommer de la naissance à la mort.

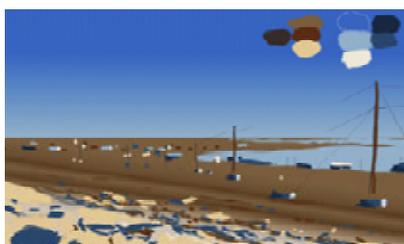
Jusque dans les années 60 au Canada, les Inuit, qui n'étaient pas encore sédentaires, n'avaient pas de nom de famille : leur existence était nomade et ils ne possédaient

aucun bien matériels. Ils recevaient par contre plusieurs noms d'usage car leur héritage principal était la force, l'agilité, l'adresse ou la sagesse de leurs ancêtres. Les noms se transmettaient entre différentes lignées biologiques : ils incarnaient un patrimoine symbolique. L'identité était multiple et impermanente, le genre pouvait varier selon l'âge et la place dans la communauté : garçon socialisé en fille ou fille habillée en garçon. Devenir femme, épouse et mère n'obligeait pas à renoncer d'être l'ancêtre, le grand-père et un fin chasseur. Cela sans parler des chamanes, passeurs privilégiés avec les ancêtres, homme et femme à la fois au croisement du monde des vivants et des morts.

Aujourd'hui dans la petite communauté d'Igloolik, on rencontre de prime abord Cindy, Joyce, Jacinta ou Jimmy. L'état civil canadien recense la population inuit depuis les années 60 et pourvoit chacun d'un nom de famille même si la propriété foncière est restée le plus souvent collective. On ne possède pas de maison à transmettre dans le patrimoine familial, mais le nom est au moins héréditaire.

Pourtant, derrière cette apparente mutation, le système de nomination inuit est discrètement resté en usage et par-dessous chaque prénom américain restent plusieurs noms qui réveillent la culture ancestrale.

Cet empilement de noms que l'occident verrait comme un trouble de la personnalité n'a pas la même résonance dans la société inuit, habituée depuis toujours à une construction d'identités multiples. Et l'on peut dire qu'aujourd'hui encore, il n'y a pas pour les habitants d'Igloolik de coupure entre la vie réelle et ses fondements mythologiques. On pourrait penser que cette continuité appartient à des temps anciens mais rien n'y fait, une part de fable est inscrite dans leur histoire et l'arrivée de la culture moderne n'a pas déplacé cet ordonnancement.



C'est précisément là, dans le jeu de cette identité dédoublée que ce film touche au projet du dessin animé ethnographique.

Contrairement à l'image documentaire, ce n'est pas une singularité que je souhaite mettre en avant, le caractère exceptionnel ou même l'étrangeté de cette construction du monde et de sa détermination sexuelle. Il m'importe plutôt de chercher en quoi cette singularité nous parle, en quoi elle s'adresse à nous. Autrement dit, comment elle peut nous être familière bien plus qu'étrangère. Or, le dessin vient ici questionner le lieu d'où cette histoire est racontée.



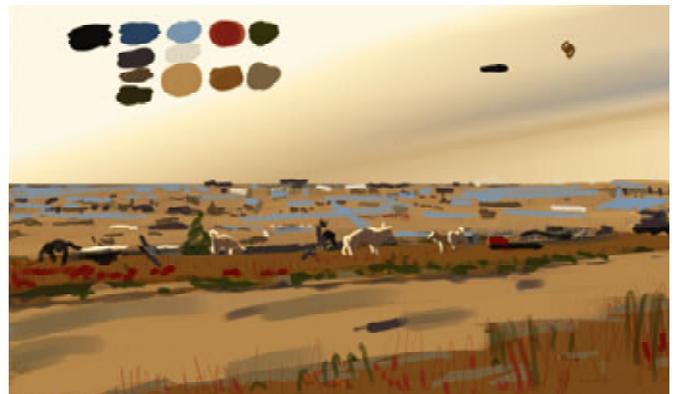
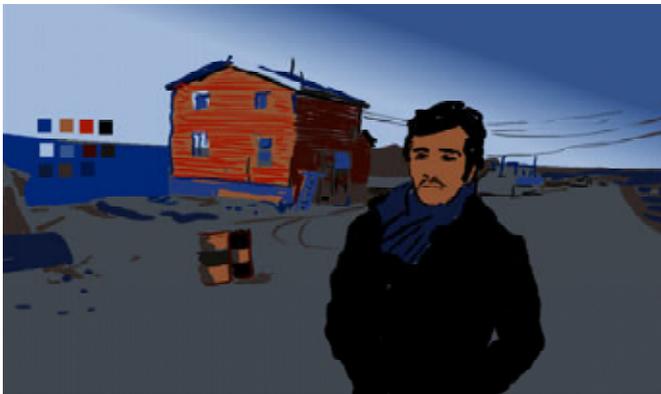
Précisément, le dessin opère une mise à distance pour saisir autrement le réel et se l'appropriier depuis un imaginaire partagé, une enfance des histoires si l'on veut.

Il est certain que l'animation emportera parfois le film du côté de la fiction, et pour le dire ainsi, je n'ai rien contre l'idée que l'on puisse voir ce film comme une fable. Une fable qui se déploie sur le plan de l'imaginaire et qui à ce titre concourt à recomposer notre rapport au réel.



Stéphanie Cadoret - 3 Recherches de couleurs

Reste que le témoignage du réel demeure préservé par la trame du récit : il s'agit bien de raconter l'enquête de Nasri dans la communauté d'Igloolik. Les voix réelles attestent cette expérience, elles sont inchangées dans le film, et les entretiens laissent se déployer la présence physique des habitants d'Igloolik. Seulement leur présence visible est dédoublée par le système de représentation du dessin. Il faudra donc se demander de quel lieu nous parvient cette histoire et recomposer un réel pour le moins composite. En substance, on touchera alors l'expérience des identités multiples qui nous est livrée dans les récits inuit.



Queens of Igloolik

Note de réalisation

Ce travail d'enquête est composé d'une vingtaine d'heures d'enregistrement vidéo. Il s'agit essentiellement de rencontres entre Nasri et des habitants d'Igloolik suite à la diffusion du récit d'Iqallijuq à la radio locale. Quelques séquences montrent aussi Nasri seul dans des moments de préparation de son travail d'enquête ou lors de ses déplacements dans le village. Certaines images décrivent l'ambiance et le rythme de vie dans cette petite communauté baignée par 24 heures de lumière du jour à cette période de l'été. Enfin, le paysage alentour, désertique, apparaît lors d'une excursion en voiture jusqu'à l'emplacement de l'ancien campement d'Igloolik, abandonné dans les années 60 avec la sédentarisation.

Lors de ce travail d'enquête, numérisé sur un support HD, les paroles et les ambiances en son direct ont été enregistrées à l'aide d'un Nagra. C'est ce matériel sonore composé des voix réelles et des bruits d'environnement qui constituent la bande son du film.

Le récit du film est tout entier appuyé sur la parole et son énonciation. Cette économie relève d'une volonté et d'un choix. La parole est au centre de ce film pour convoquer sa puissance et sa polysémie. Ce que le cinéma saurait produire comme illustration n'est pas l'enjeu de ce film. Ce film parle. Et dans le dédoublement de son énoncé, à la fois documentaire et animation, il questionne le rapport entre le réel et les mythes. C'est-à-dire qu'il autorise à percevoir cette histoire comme une fable où à saisir dans l'animation, l'impossible existence du réel hors ses représentations. Et puisqu'il s'agit d'un film, précisément, ce questionnement investit sa structure même à savoir la double trajectoire à laquelle il expose le spectateur.



Stéphanie Cadoret - 2 images références pour la rotoscopie



Pour les premières recherches visuelles réalisées avec Stéphanie Cadoret à qui j'ai confié la direction artistique de ce projet, nous nous sommes inspiré de l'art inuit dont la simplicité de traits rappelle la stylisation de l'estampe japonaise. Une vingtaine d'images fixes nous ont permis de définir le style graphique de l'animation en précisant les traits des personnages, quelques paysages et certains moments d'ambiance.

L'enjeu graphique de l'animation dans ce film peut s'envisager selon 2 axes de traitements appliqués à l'image: La rotoscopie qui désigne une reproduction réaliste méthodique des images vidéo et l'animation additionnelle qui désigne l'apparition occasionnelle des *noms*, c'est-à-dire des ancêtres éponymes d'un personnage.

Le premier travail est la conversion des images vidéo vers le dessin animé. Il intervient une fois le montage de l'enquête réalisé et se présente comme une sorte de contre-type du montage. Le dessin, en effet, est calqué sur les images documentaires qu'il reproduit une à une.

Ce procédé s'appelle la rotoscopie. Il est connu depuis les années 1920 où il servait essentiellement à rendre plus réels certains mouvements d'animations en les construisant d'après une séquence filmée. C'est une forme de décalque des images qui peuvent être redessinées à la main ou générées par un système d'analyse et de restitution informatique.

Dans le cas de la rotoscopie à la main, un animateur dessine le décor et les poses-clefs des personnages puis un technicien, intervalliste, génère les positions intermédiaires. Ce travail rend possible la réalisation de 4 à 5 secondes de film par jour. La production de films d'animation selon cette technique traditionnelle est donc assez coûteuse.

Depuis plusieurs années, des techniques de rotoscopie automatisée sont mises au point pour certains films. Les conditions de réalisation de ce transfert sont différentes selon les films, la nature des images, la lumière, le mouvement... On commence toujours un travail de rotoscopie automatisée par la mise au point des outils spécifiques adaptés au film.



Stéphanie Cadoret - 2 images références pour la rotoscopie

Pour ce projet, j'ai engagé une première expertise réalisée par Gilles Bollaert, ingénieur informatique. À l'issue d'un travail de 4 mois réalisé au laboratoire d'animation de l'École de l'image d'Angoulême dans le cadre d'un partenariat pédagogique, il a mis au point un outil piloté par l'application After Effect. L'utilisation de ce plug-in permet d'appliquer un certain nombre de traitements à l'image vidéo avant le travail d'animation proprement dit.

Sans rentrer dans les détails, il s'agit de stabiliser les pixels de l'image, de sélectionner des couches et de réaliser un travail de palettisation pour préparer l'animation.

Par la suite, l'animateur récupère les personnages et les décors sur des calques distincts et finalise le rendu graphique à partir des dessins d'études. Ce travail permet de moduler avec précision le protocole de réalisation propre à chaque scène d'animation selon la complexité des données à traiter : déplacement de caméra, lumière, mobilité des personnages...



Stéphanie Cadoret - 1 image référence pour la rotoscopie et une image de recherche pour l'animation additionnelle

Mais cette identité continue des individus avec les *noms*, leurs ancêtres éponymes, trouve un autre point de contact avec le film à travers les scènes où l'on développera une animation additionnelle. Lorsque la présence des *noms* est évoquée par le récit, l'image animée en rotoscopie servira de support à l'inscription graphique de ces présences ancestrales : Tetiq au côté de Frances, Ava près de Jimmy, Ukumaru derrière Katarina... Cette figuration très allusive de l'identité multiple des personnages est traitée par un dessin additionnel à la ligne claire. Ce traitement léger se démarque volontairement du reste de l'image calquée sur la vidéo. Il s'agit en effet de rendre visible, sans opérer de confusion entre leur origine respective, la continuité générationnelle qui travaille au cœur de la culture inuit.

En suivant ces différents protocoles de travail, nous avons réalisé, à titre d'essai, un peu plus de deux minutes d'animation par rotoscopie. Le résultat est comme une renaissance des personnages dans ce nouvel espace visuel. Il ne fait aucun doute que ce transfert de support opère un profond remaniement dans notre perception et pour le dire plus précisément qu'il ouvre un territoire au croisement du documentaire et de l'animation que peu d'expériences encore, sont venues rendre visible. En reproduisant scrupuleusement la vidéo par le dessin, il donne au film un statut singulier où documentaire et fable se superposent, c'est-à-dire œuvrent conjointement à une reformulation des histoires.

Après ces premiers résultats visuels, je me suis décidé à communiquer cet essai de dessin animé aux habitants d'Igloolik. Je leur ai timidement envoyé les images que j'avais sélectionnées. Quelques jours plus tard, elles occupaient la première place sur leur profil Facebook. J'ai compris qu'ils acquiesçaient alors à ma proposition et que la transformation de leur image était naturelle à leurs yeux. À ce moment, j'ai décidé d'appeler ce film surnaturel *Queens of Igloolik : Reines d'Igloolik*.

Christian Merlhiot

Bio-filmographie

Christian Merlhiot est né en 1963 à Niort. Il a suivi des études à l'École nationale des beaux-arts de Bourges de 1981 à 1987. Entre 1994 et 1995, il est pensionnaire à la Villa Medici à Rome pour l'écriture d'un scénario qu'il adapte pendant son séjour et réalise ainsi son premier long-métrage : *Les Semeurs de peste*, sorti en salle en 2003.

Christian Merlhiot a enseigné le cinéma et la vidéo dans plusieurs écoles d'art notamment à Angoulême, Nancy et Bourges. Il est actuellement responsable pédagogique au Pavillon, Laboratoire de création du Palais de Tokyo à Paris. Il est fondateur de *pointligneplan*, un collectif qui situe ses enjeux au croisement des arts plastiques et du cinéma.

Érik Bullot a consacré à ses films un texte publié dans l'ouvrage collectif *pointligneplan* aux Éditions Léo Scheer (Fr-2002). Chez le même éditeur, un livre est consacré à l'ensemble de ses films, accompagné d'un texte de Fabien Danesi et d'une édition dvd de 3 courts-métrages (Fr-2003).

Son film *Silenzio*, tourné au Japon en 2004, est sorti en salle en 2006.

Il a réalisé un Atelier de création raphiophonique pour France Culture, diffusé en février 2007 qui a aussi abouti à un film : *Des Indes à la planète Mars*, sélectionné en compétition française au Festival International du Film Documentaire de Marseille 2007 et sorti en salle en 2008. Son dernier film, *Le procès d'Oscar Wilde* est sorti au printemps 2010.

> *Plus près du soleil*, 1988, 30min > *François d'Assise*, 1989, 20min > *Sauvez nos âmes*, 1991, 18min > *La Fuite*, 1992, 25min > *Journal d'un amateur*, 1994, 62min > *Journal de l'Atlantique*, 1995, 30min > *Les Semeurs de peste*, 1995, 62min > *La Seine*, 1997, 13min > *Autour de Bérénice*, 1998, 45min > *Voyage au Japon*, 1999, 19min > *Voyage au pays des vampires*, 2001, 62min > *Kyoto mon amour*, 2002, 18 min > *Chronique des love-hôtels au Japon*, 2003, 30 min > *Cai Hô [Le Lac]*, 2004, 36min > *L'Âge d'or*, 2004, 29min > *Shinning City*, 2005, 15min, > *Silenzio*, 2005, 75min > *I Wish your Eyes*, 2006, 50min > *As if [A Tennis Court]*, 2006, 7min > *As if [A New World]*, 2006, 7min > *Des Indes à la planète Mars*, 2007, 80min > *Rice Bowl Hill Incident*, 2007, 40min > *Yoko Ogawa, voyage dans la mémoire des morts*, 2008, 15min > *Le procès d'Oscar Wilde*, 2009, 63min > *De la couleur*, 2009, 20min > *De la danse / Pièce n°1*, 2010, 7min > *De la danse / Pièce n°2*, 2010, 4min > *De la danse / Pièce n°3*, 2010, 4min > *Art Storage*, 2010, 7min.

Christian Merlhiot
97 bis avenue Georges Gosnat
94200 Ivry-sur-Seine - France

+ 33 6 11 60 77 59
cmerlhiot@gmail.com
www.minorcinema.com